



LISA KLEYPAS

Cœur de canaille

LES RAVENEL



POUR elle

AVENTURES & PASSIONS

Lisa Kleypas

Après avoir fait des études de sciences politiques, elle publie son premier roman à 21 ans. Elle a reçu les plus hautes récompenses, et le prix Romantic Times du meilleur auteur de romance historique lui a été décerné en 2010. Ses livres sont traduits en quatorze langues.

Son ton, la légèreté de son style et ses héros, souvent issus d'un milieu social défavorisé, caractérisent son œuvre. Elle est également l'auteure de romance contemporaine.

Cœur de canaille

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

Dans la collection Aventures et Passions

Par pure provocation (N° 3945)
L'ange de minuit (N° 4062)
Prince de l'éternité (N° 4426)
La loterie de l'amour (N° 4915)
Un jour tu me reviendras (N° 5263)
Parce que tu m'appartiens (N° 5337)
L'imposteur (N° 5524)
Courtisane d'un soir (N° 5808)
Frissons interdits (N° 6085)
Sous l'emprise du désir (N° 6330)
L'amant de lady Sophia (N° 6702)
Libre à tout prix (N° 6990)
Les blessures du passé (N° 7614)

LA RONDE DES SAISONS

- 1 – Secrets d'une nuit d'été (N° 9055)
- 2 – Parfum d'automne (N° 9171)
- 3 – Un diable en hiver (N° 9186)
- 4 – Scandale au printemps (N° 9277)
- 5 – Retrouvailles (N° 9409)

LES HATHAWAY

- 1 – Les ailes de la nuit (N° 9424)
- 2 – L'étreinte de l'aube (N° 9531)
- 3 – La tentation d'un soir (N° 9598)
- 4 – Matin de noce (N° 9623)
- 5 – L'amour l'après-midi (N° 9736)

LA FAMILLE VALLERAND

- 1 – L'épouse volée (N° 10885)
- 2 – Le capitaine Griffin (N° 10884)

Dans la collection Promesses

LA SAGA DES TRAVIS

- 1 – Mon nom est Liberty (N° 9248)
- 2 – Bad boy (N° 9307)
- 3 – La peur d'aimer (N° 9362)
- 4 – La couleur de tes yeux (N° 11273)

FRIDAY HARBOR

- 1 – La route de l'arc-en-ciel (N° 10261)
- 2 – Le secret de Dream Lake (N° 10416)
- 3 – Le phare des sortilèges (N° 10421)
- Nuit de Noël à Friday Harbor (N° 10542)

LISA
KLEYPAS

LES RAVENEL – 1

Cœur de canaille

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Anne Busnel*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailupourelle.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original :
COLD-HEARTED RAKE

Éditeur original :
Avon Books, an imprint of HarperCollinsPublishers, New York

© Lisa Kleypas, 2015

Pour la traduction française :
© Éditions J'ai lu, 2016

*À ma formidable éditrice, Carrie Feron.
Merci de m'aider à réaliser mes rêves.
Pour toujours.*

L. K.

1

Hampshire, Angleterre, août 1875

— J'ai du mal à comprendre pourquoi ma vie devrait être chamboulée sous prétexte qu'un vague cousin, que je n'ai jamais aimé, est tombé de cheval, grommela Devon Ravenel.

— Theo n'est pas tombé, il a été désarçonné, rectifia Weston, son frère cadet.

— Sans doute parce que le cheval l'appréciait autant que moi. Je t'assure que s'il ne s'était pas déjà brisé la nuque, je me ferais un plaisir d'aller m'en charger moi-même !

Devon arpentait le salon d'un pas rageur, sous l'œil à la fois amusé et exaspéré de Weston qui fit remarquer :

— Tu récrimines alors que tu viens d'être bombardé comte et d'hériter d'un domaine dans le Hampshire, de terres dans le Norfolk et d'une somptueuse résidence londonienne...

— Ce sont des biens inaliénables. Pardonne-moi si je ne saute pas de joie à l'idée d'être désormais responsable de biens agricoles et immobiliers dont je ne serai jamais vraiment le propriétaire et qu'il me sera interdit de vendre.

— Tu peux peut-être contester la clause d'incessibilité devant le tribunal. En cas de succès, tu auras

le droit de tout vendre et tu seras débarrassé de ce fardeau.

— Puisses-tu dire vrai, maugréa Devon, qui s'était arrêté pour fixer d'un œil torve une tache de moisissure sur le mur. Franchement, qui pourrait vivre dans un tel taudis ?

C'était la première fois que les deux frères Ravenel mettaient les pieds à Eversby Priory, le domaine familial ancestral bâti sur les vestiges d'un monastère et d'une église.

Pour l'heure, ils n'en connaissaient que ce salon et le hall, autrement dit les deux pièces censées impressionner les visiteurs. Et ils n'avaient vu que des tapis élimés, des fauteuils à la tapisserie râpée, des murs humides et des plâtres craquelés. Ce qui n'augurait rien de bon pour le reste.

— Il faut faire quelques travaux de rénovation, admit Weston.

— Dis plutôt qu'il faut tout raser !

— Tu exagères, il me semble que...

Weston s'interrompit dans un glapissement. Son pied venait de s'enfoncer dans le tapis. Il s'écarta d'un bond, les yeux rivés sur le creux de la taille d'un bol.

Devon se pencha pour soulever le tapis. Il découvrit un trou béant. Secouant la tête, il se redressa et s'approcha d'une des fenêtres. Le plomb qui scellait les carreaux en forme de losanges était corrodé et les charnières étaient rouillées.

— Comment se fait-il que tout cela n'ait pas été réparé ? s'étonna Weston.

— Manque d'argent, de toute évidence.

— C'est impossible. Le domaine s'étend sur presque huit mille hectares de terres. Avec tous ces métayers, les revenus annuels...

— L'agriculture ne rapporte plus.

— Ici, dans le Hampshire ?

— Dans le Hampshire et partout ailleurs.

Devon avait reporté son attention sur le paysage.

À perte de vue, des haies verdoyantes piquetées de fleurs délimitaient les champs fertiles, les grasses prairies et les bois centenaires. De petits hameaux regroupant de charmantes chaumières ponctuaient la campagne. Mais au-delà de ce paysage pittoresque et bucolique, des kilomètres de rails d'acier se propageaient dans tout le pays qui serait bientôt sillonné par des locomotives rugissantes. Dans toute l'Angleterre les usines et les fabriques poussaient plus vite que les champignons après la pluie.

Devon ruminait sa morosité. C'était bien sa chance d'avoir hérité d'un titre nobiliaire au moment où l'essor industriel du pays balayait les traditions vieillottes de l'aristocratie.

— Comment sais-tu que l'agriculture ne fait plus recette ? s'enquit son frère.

— Tout le monde le sait, Weston. Le prix du blé s'est effondré. Tu ne lis donc pas le *Times* ? Tu n'écoutes pas ce qui se dit au club ou dans les tavernes ?

— Pas quand on parle semailles et récoltes, répliqua Weston, qui se laissa lourdement tomber dans le canapé et se frotta les tempes. Tout cela me fatigue. Je croyais que nous nous étions promis de ne rien prendre au sérieux.

— Crois-moi, j'essaie. Mais la mort et la misère ont une fâcheuse tendance à rendre les choses moins amusantes.

Appuyant le front contre la fenêtre, Devon ajouta sombrement :

— J'ai toujours mené une vie confortable sans avoir à lever le petit doigt. Et voilà que j'ai des *responsabilités*.

Dans sa bouche, cela sonnait comme un juron.

Weston fouilla dans les poches de sa veste et en sortit une flasque d'argent. Il la déboucha, but une longue gorgée, avant de la tendre à son frère.

— Tiens, si tu cherches l'oubli, j'ai ce qu'il te faut.

Devon haussa les sourcils.

— Il est un peu tôt pour boire. Si tu commences maintenant, tu seras gris à midi.

— Oui, et comme l'heure tourne, il est grand temps que je m'y mette.

Weston porta de nouveau le goulot à ses lèvres. Une inquiétude sourde saisit Devon. Des années d'excès commençaient à laisser leur empreinte chez son frère. Grand et séduisant jeune homme de vingt-quatre ans, il était doté d'une vive intelligence qu'il s'efforçait d'utiliser le plus rarement possible. Depuis un an, l'abus d'alcool fort lui couperosait les joues et lui empâtait le menton et la taille.

Bien que Devon mît un point d'honneur à ne pas se mêler des affaires de son frère, il en venait à se demander s'il ne devrait pas lui conseiller de faire attention à sa consommation d'alcool. Cela dit, il savait que Weston prendrait la mouche et l'enverrait paître.

Celui-ci glissa la flasque dans sa poche, puis joignit les mains en pyramide.

— Tu dois trouver de l'argent et engendrer un héritier, déclara-t-il sans préambules. Si tu épousais une héritière, tu ferais d'une pierre deux coups.

Devon se sentit blêmir.

— Je ne me marierai jamais, tu le sais bien.

Il connaissait ses limites. Il n'avait pas la fibre domestique, et l'idée de reproduire la mascarade familiale qu'il avait connue enfant, avec lui dans le rôle du père cruel et indifférent, suffisait à le faire frémir d'horreur.

— À ma mort, c'est à toi que ces devoirs incomberont, rappela-t-il à son frère.

— Tu crois vraiment que je vais te survivre, avec tous mes vices ?

— J'en ai autant que toi.

— Possible, mais je m'y adonne avec plus de constance et d'enthousiasme.

Devon ne put retenir un rire désabusé.

Qui aurait prédit que Weston et lui, qui appartenaient à une branche éloignée de l'arbre généalogique des Ravenel, seraient les derniers survivants d'une lignée qui remontait à la conquête normande ? Hélas, les mâles de la famille avaient toujours été passionnés et impulsifs. Ils cédaient à toutes les tentations, se vautreient dans le péché et méprisaient la vertu. Résultat, ils mouraient plus vite qu'ils ne pouvaient se reproduire.

Aujourd'hui, il ne restait plus qu'eux.

Devon et Weston avaient beau être bien nés, ils n'avaient pas fréquenté la haute société, un monde fermé aux simples hobereaux. Ainsi Devon ne savait pas grand-chose des règles et rituels qui distinguaient les aristocrates raffinés des masses populaires. Ce qu'il savait, en revanche, c'était que le domaine d'Eversby Priory, loin d'être une aubaine, constituait un véritable piège. Les revenus qu'il générerait ne suffiraient pas à son entretien. Il allait dévorer sa modeste rente et le broyer peu à peu. Puis ce serait le tour de Weston.

— Tu as raison, lâcha-t-il. Laissons les Ravenel courir à leur perte. Nous sommes de la mauvaise graine, on ne nous changera pas. Quelle importance si la dynastie s'éteint, après tout ?

— Les domestiques et les fermiers pourraient ne pas être d'accord pour perdre leur toit et leur gagne-pain, objecta Weston.

— Qu'ils aillent se faire pendre. Je vais te dire comment nous allons procéder. Pour commencer, nous demanderons à la veuve de Theo et à ses trois sœurs de plier bagage. Elles ne me seront d'aucune utilité.

— Devon... commença Weston, l'air ennuyé.

L'ignorant, Devon poursuivit :

— Ensuite, je me débrouillerai pour rompre la clause d'incessibilité. Je diviserai le domaine et je le revendrai morceau par morceau. Et si c'est impossible,

je vendrai tout ce qui a un tant soit peu de valeur dans la maison, avant de la faire raser et de vendre les pierres à une carr...

— *Devon !*

Weston désignait la porte. Devon pivota et découvrit sur le seuil une femme mince toute vêtue de noir.

La veuve de Theo.

Lady Trenear était la fille de lord Carbery, un pair irlandais propriétaire d'un haras à Glengarrif. Elle avait épousé Theo trois jours seulement avant sa mort, et il fallait reconnaître que cela avait de quoi choquer une jeune mariée. En tant que nouveau comte de Trenear, Devon aurait dû lui adresser une lettre de condoléances, supposait-il. Mais au lieu de se traduire en acte, cette supposition était restée en suspens dans son esprit telle une peluche accrochée au revers d'une veste.

Sans doute se serait-il forcé à écrire cette fichue lettre s'il n'avait pas tant détesté son cousin. La vie avait comblé Theo en lui offrant la fortune, les privilèges, la beauté. Au lieu de se montrer reconnaissant, il s'était toujours montré suffisant et arrogant. Un tyran. Et comme Devon était incapable de ne pas répondre à l'insulte ou à la provocation, ils s'étaient battus comme des chiffonniers chaque fois que leurs chemins s'étaient croisés. Prétendre aujourd'hui être affecté par la mort de son cousin aurait été un énorme mensonge.

Quant à sa veuve... elle n'avait que faire de sa compassion. Elle était jeune, sans enfants, et elle disposait d'un capital confortable. Elle n'aurait donc aucun mal à se remarier. On la disait fort belle, mais c'était difficile d'en juger avec cet épais voile noir qui l'enveloppait de ténèbres. Une chose était sûre : maintenant qu'elle connaissait ses intentions, elle devait le détester.

Et il s'en moquait comme d'une guigne.

Les deux frères s'inclinèrent pour la saluer. Elle répondit d'une brève révérence.

— Bienvenue à Eversby Priory, milord. À vous aussi, monsieur Ravenel. Je vous fournirai dès que possible l'inventaire des biens rattachés au manoir, ainsi vous pourrez procéder au pillage méthodique du patrimoine de vos ancêtres.

Sa voix à l'accent raffiné vibra de mépris.

Alors qu'elle s'avavançait dans la pièce, Devon l'étudia d'un regard scrutateur. Elle manquait de chair à son goût. On aurait dit une brindille, sous ses vêtements de grand deuil. Toutefois, derrière l'allure digne et hautaine, on devinait un tempérament affirmé plutôt intéressant.

— Milady, je vous adresse mes condoléances pour la perte de votre mari, dit-il.

— Et moi mes félicitations pour votre héritage.

Il se renfrogna.

— Je vous garantis que je n'ai jamais voulu du titre de votre mari.

— Je vous le confirme, intervint Weston. Depuis que nous avons quitté Londres, il n'a pas arrêté de se plaindre.

Devon décocha un regard assassin à son frère.

— Sims, le majordome, vous fera visiter la maison et le domaine, déclara la veuve. Pour ma part, ne vous étant d'aucune utilité, comme vous l'avez fort justement fait remarquer, je vais me retirer dans mes appartements et commencer à faire mes malles.

— Lady Trenear, il semblerait que nous soyons partis sur de mauvaises bases, dit Devon. Je vous prie de m'excuser si je vous ai offensée.

— Inutile de vous excuser, milord. Je n'en attendais pas moins de vous. Puis-je vous demander combien de temps vous comptez rester à Eversby Priory ? ajouta-t-elle sans lui laisser le temps de répondre.

— Deux nuits, je pense. Et ce soir, au dîner, peut-être pourrions-nous discuter vous et moi de...

— Je crains que mes belles-sœurs et moi-même ne puissions partager votre table, coupa-t-elle. Nous sommes encore accablées de chagrin et nous nous ferons monter un plateau dans nos chambres.

— Comtesse...

Ignorant son intervention, elle tourna les talons et quitta la pièce. Sans mot dire et, cette fois, sans s'être inclinée.

Devon demeura figé sur place, ulcéré et incrédule. Aucune femme ne s'était jamais permis de le traiter de la sorte. Une bouffée de colère l'envahit. Comment cette péronnelle osait-elle lui reprocher une situation qu'il n'avait pas choisie ?

— Qu'ai-je fait pour mériter pareil traitement ? s'exclama-t-il.

— Tu veux dire, à part lui avoir annoncé que tu allais la chasser de chez elle et saccager sa maison ? s'enquit Weston, narquois.

— Je lui ai présenté mes excuses !

— Il ne faut jamais s'excuser auprès des femmes. Cela ne fait que confirmer tes torts et décuple leur courroux.

Devon n'allait certes pas tolérer l'insolence de cette femme qui le condamnait d'entrée de jeu alors qu'elle était supposée se mettre à son service. La veuve éplorée avait besoin d'une bonne leçon.

— Je vais aller lui dire deux mots, décréta-t-il.

— Réveille-moi quand ce sera fini, lança Weston, qui posa les pieds sur le canapé et cala un coussin sous sa tête.

Devon franchit le seuil du salon au pas de charge. Il aperçut la veuve au bout du couloir, ses jupes et son voile noirs flottant dans son sillage tel le drapeau d'un navire pirate.

— Attendez ! la rappela-t-il avec rudesse. Je ne pensais pas ce que j'ai dit tout à l'heure.

Elle s'arrêta, fit volte-face.

— Bien sûr que si. Vous voulez vous débarrasser du domaine et dilapider votre héritage pour satisfaire vos petits plaisirs égoïstes.

Devon s'immobilisa devant elle, les poings serrés.

— Écoutez, articula-t-il froidement, je vivais jusqu'à présent dans un meublé où je n'avais rien d'autre à diriger qu'un valet, une cuisinière et un cheval. Du jour au lendemain on me demande d'assurer la survie d'un domaine agricole et de deux cents métayers. Vous ne trouvez pas que ma situation mériterait un minimum de bienveillance, voire de compassion ?

— Pauvre de vous. Ce doit être terrible de devoir penser à autre chose qu'à votre petite personne.

Elle se détourna, dans l'intention manifeste de le planter là une fois de plus. Mais elle s'était arrêtée dans un renforcement du mur, une sorte de niche prévue pour exposer des statues ou de quelconques objets d'art. Devon s'empessa de la coincer en s'appuyant des deux mains sur les côtés de l'alcôve. Elle tressaillit et – bien qu'il n'en fût pas fier –, il éprouva une certaine satisfaction à avoir réussi à la prendre de court.

— Laissez-moi passer, ordonna-t-elle.

— Dites-moi d'abord comment vous vous appelez, répliqua-t-il sans bouger d'un pouce.

— Pourquoi ? Je ne vous autoriserai jamais à m'appeler par mon prénom.

Il laissa échapper un soupir excédé.

— Il ne vous est pas venu à l'idée que nous avons tout intérêt à collaborer plutôt qu'à nous mettre des bâtons dans les roues ?

— Je viens de perdre mon mari et ma maison. Qu'aurais-je à gagner en me montrant coopérative, milord ?

— Vous devriez peut-être y réfléchir avant de décider de me considérer comme un ennemi.

— Vous étiez mon ennemi avant même de franchir le seuil d'Eversby Priory.

Devon essayait en vain de discerner ses traits à travers l'épais voile noir.

— Êtes-vous vraiment obligée de garder cette horreur sur la tête ? s'enquit-il d'un ton irrité. J'ai l'impression de parler à un abat-jour.

— C'est un voile de deuil. Et, oui, je suis tenue de le porter en présence d'un visiteur.

— Je ne suis pas un visiteur, je suis votre cousin.

— Seulement par alliance.

Tandis qu'il la contemplait, Devon sentit, contre toute attente, sa colère refluer. Elle était si petite, si frêle, et aussi vive qu'une hirondelle captive.

— Allons, ne vous entêtez pas, reprit-il d'un ton radouci. Rien ne vous oblige à porter ce voile en ma présence. Sauf si vous pleurez votre époux au sens littéral. Car dans ce cas, c'est moi qui vous prierai de le garder. Je ne supporte pas les larmes de femmes.

— Seriez-vous secrètement sentimental ? lança-t-elle, sarcastique.

Un lointain souvenir revint à la mémoire de Devon. Il s'était interdit d'y penser depuis des années et s'efforça de le chasser, mais l'image persistait, de ce petit garçon de cinq ou six ans, assis derrière la porte du boudoir de sa mère, à écouter le bruit déchirant de ses sanglots.

À l'époque il ignorait pourquoi elle pleurait toutes les larmes de son corps. Sans doute une affaire de cœur qui s'était mal terminée. Il y en avait eu tellement... Sa mère était une femme d'une grande beauté. Elle s'éprenait d'un homme, jusqu'à la rupture inévitable, puis s'amourachait d'un autre dans la foulée.

Son père, las de ses caprices et en proie à ses propres démons, n'était presque jamais à la maison.

Devon se souvenait avec précision du sentiment suffocant d'impuissance qui l'avait envahi alors qu'il était recroquevillé contre l'infranchissable porte du boudoir. Il ne pouvait rien faire, hormis glisser des mouchoirs sous le battant et supplier sa mère de lui ouvrir.

— Qu'y a-t-il, maman ?

Entre deux reniflements, elle avait répondu :

— Oh, Devon, tu es gentil ! Tous les petits garçons le sont. Puis ils grandissent et deviennent égoïstes et cruels. Tu verras, toi aussi, tu briseras des cœurs quand tu seras grand.

— Non, maman, je vous promets que je ne ferai pas ça ! s'était-il écrié.

Elle avait émis un rire étranglé plein d'amertume, comme s'il venait de proférer une énormité.

— Bien sûr que si, mon cœur. Tu le feras sans même essayer.

Cette scène était restée gravée dans sa mémoire.

Sa mère avait raison. Il avait, en tout cas, souvent été accusé de briser le cœur des femmes. Il ne les prenait pourtant pas en traître. Toutes ses maîtresses savaient qu'il n'avait pas l'intention de se marier. Même s'il tombait amoureux un jour. Pourquoi prononcer des serments voués à être rompus ? Devon savait d'expérience le mal que deux personnes censées s'aimer pouvaient se faire, et il n'avait aucune envie d'infliger cela à qui que ce soit.

Il reporta son attention sur la veuve de Theo.

— Non, je ne suis pas sentimental. Mais je sais que les femmes pleurent pour manipuler les hommes. De plus, cela les enlaidit.

— Vous êtes le pire butor que j'aie jamais connu, lâcha-t-elle d'une voix vibrante d'indignation.

Devon ne put s'empêcher de sourire.

— Et combien d'hommes avez-vous connus ?

— Suffisamment pour savoir reconnaître un goujat.

— Je doute que vous puissiez reconnaître qui que ce soit à travers ce voile. Ne me dites pas que vous portez cela volontiers.

Du bout du doigt, il toucha le pan de gaze noire.

— À vrai dire, si.

— Pour cacher vos larmes ?

— Je n'ai jamais pleuré.

— Vous voulez dire... avant la mort de Theo ?

— Pas même là.

Quelle femme ferait un tel aveu ? Agacé, Devon saisit le long voile et, en dépit des protestations de la veuve, entreprit de le retrousser.

— Du calme. Nous allons avoir une conversation en tête à tête, comme deux personnes civilisées. Bon sang, ce n'est pas *un* voile que vous portez là, c'est *une* voile ! On pourrait gréer tout un bateau avec ce...

Il s'interrompit abruptement en se retrouvant face à deux yeux en amande couleur d'ambre. Elle avait le regard mordoré d'un chat et, l'espace d'un instant, toute pensée cohérente déserta son esprit.

Cette femme était d'une splendeur à couper le souffle.

Pour commencer elle était bien plus jeune qu'il ne s'y attendait. Le teint opalescent, une opulente chevelure auburn. Des pommettes saillantes et un menton pointu qui accentuaient son côté félin. Et une bouche pulpeuse, si charnue que ses lèvres s'affinaient à peine quand elle les pinçait dans une mimique réprobatrice, comme c'était le cas en cet instant.

Bien qu'elle ne fût pas belle selon les critères conventionnels, elle était si originale que la question de la beauté en devenait anodine.

Sa robe de deuil l'emprisonnait du cou à la taille, puis s'évasait en une lourde corolle sombre. Il était difficile de deviner ses formes sous le carcan baleiné agrémenté de ruchés de dentelle noire. Même ses poignets et ses mains disparaissaient sous des gants. Seuls quelques centimètres de peau étaient visibles dans la

fente du col montant. Et, alors qu'elle déglutissait, il surprit le mouvement de sa gorge entre les deux festons de satin noir, à cet endroit vulnérable qui avait l'air si doux, et où il aurait pu sentir son pouls en y posant les lèvres.

Il s'imagina embrassant ce cou de cygne, la dépouillant de ses oripeaux noirs un à un, tel un cadeau qu'il aurait déballé...

Si elle n'avait pas été la veuve de son cousin, et s'ils s'étaient rencontrés en d'autres circonstances, il serait passé à l'action sur-le-champ, sans hésiter.

Prenant soudain conscience qu'il ne pouvait rester à la contempler ainsi, bouche bée, telle une truite jetée sur la berge, il tenta de se ressaisir et chercha, dans le désordre de ses pensées, quelques remarques utilisables.

À sa grande surprise, ce fut elle qui rompit le silence la première :

— Je m'appelle Kathleen.

Un prénom irlandais.

— Vous n'avez-vous pas d'accent, remarqua-t-il.

— On m'a envoyée vivre en Angleterre quand j'étais enfant, chez des amis de la famille, à Leominster.

— Pourquoi ?

Elle fronça ses fins sourcils.

— Mes parents consacraient tout leur temps à leur élevage de chevaux. Chaque année, ils passaient plusieurs mois en Égypte afin d'acheter des reproducteurs arabes pour le haras. J'étais trop jeune pour les accompagner, je les... gênaï. Lord et lady Berwick, eux aussi amateurs de chevaux, ont proposé de m'accueillir chez eux et de m'élever avec leurs deux filles.

— Vos parents vivent toujours en Irlande ?

— Ma mère est morte, mais mon père est toujours là-bas.

Son regard s'était fait lointain, comme si ses pensées s'évadaient.

— Il m'a envoyé Asad comme cadeau de mariage, ajouta-t-elle.

— Asad ?

Elle fixa de nouveau son attention sur lui et ses joues se colorèrent.

Devon comprit alors.

— Le cheval qui a désarçonné Theo ?

— Ce n'était pas la faute d'Asad. Il a été tellement mal débourré que mon père a dû le racheter à son propriétaire.

— Pourquoi vous a-t-il fait don d'un cheval rétif ?

— Lord Berwick m'autorisait à entraîner les jeunes poulains avec lui.

Devon la balaya du regard.

— Vraiment ? s'étonna-t-il. Vous n'êtes pas plus grosse qu'un moineau.

— On n'utilise pas la force pour éduquer un pur-sang arabe. Il faut de la douceur et de l'habileté.

Deux vertus dont Theo était totalement dépourvu. Et cet imbécile avait quand même risqué sa vie et celle d'une bête de grande valeur.

Devon ne put s'empêcher de demander :

— Theo s'est-il montré imprudent ? Essayait-il d'épater la galerie ?

Une lueur d'émotion s'alluma fugacement dans le regard ambré.

— Il était en rage. Rien n'aurait pu le dissuader de monter sur ce cheval.

Comportement typique d'un Ravenel.

Devon savait comment réagissait Theo quand quelqu'un s'avisait de le contredire ou de lui tenir tête. Sans doute Kathleen avait-elle cru pouvoir canaliser son tempérament volcanique, ou du moins l'adoucir avec le temps. Comment aurait-elle pu deviner qu'un Ravenel en colère était prêt à toutes les folies ? Devon lui-même aurait aimé se croire au-dessus de tels enfantillages, mais il avait prouvé à maintes reprises qu'il

était incapable de contrôler ces élans de fureur dévastatrice. Il prenait d'ailleurs un plaisir pervers à libérer cette énergie néfaste... jusqu'à ce qu'il se retrouve à en affronter les conséquences.

Kathleen croisa les bras, ses doigts fins gainés de cuir noir crispés sur ses coudes.

— Certains ont dit que j'aurais dû faire abattre Asad après l'accident. Je trouve que cela aurait été cruel et injuste de le punir alors qu'il n'était en rien responsable.

— Avez-vous songé à le vendre ?

— Je n'ai pas envie de m'en séparer, mais même si j'étais contrainte de le faire, il faudrait d'abord achever son dressage.

Il ne semblait pas très judicieux de la laisser approcher l'étalon qui avait tué son mari. Cela étant, elle ne resterait pas suffisamment longtemps à Eversby Priory pour voir ses progrès.

Devon décida toutefois que le moment était mal choisi pour le lui faire remarquer.

— J'aimerais visiter le domaine. Accepteriez-vous une petite promenade en ma compagnie ? s'enquit-il.

— Je... je vais demander au jardinier en chef de vous escorter.

— Je préférerais y aller avec vous. Vous n'avez quand même pas peur de moi ?

— Certainement pas, rétorqua-t-elle, se redressant de toute sa taille.

— Alors allons-y.

Ignorant le bras qu'il lui offrait, elle lui coula un regard méfiant.

— Vous ne demandez pas à votre frère de venir ?

— Weston ? Il fait une sieste.

— À cette heure de la journée ? Il est malade ?

— Non, il a à peu près les horaires et le style de vie d'un chat. Il passe des heures à somnoler, et le reste du temps il se pomponne.

L'expression de Kathleen ne changea pas, mais il vit la commissure de ses lèvres tressaillir, comme si elle retenait un sourire.

— Venez, dans ce cas, murmura-t-elle en s'éloignant déjà.

Il avait suffi de quelques minutes pour que Kathleen comprenne que toutes les rumeurs concernant Devon Ravenel étaient fondées.

Cet individu était une fripouille arrogante et une brute.

Certes, il était séduisant, il fallait en convenir. Quoique fort différent de Theo, qui avait des traits fins et la chevelure blonde d'un jeune Apollon. Le ténébreux Devon Ravenel avait un charme plus rustique, érodé par un cynisme affiché qui lui faisait paraître ses vingt-huit ans. Kathleen éprouvait un petit choc chaque fois qu'elle croisait son regard bleu, de la couleur de l'océan démonté en hiver, aux iris cerclés de gris. Il se rasait, mais sa barbe repoussait trop vite pour que le rasoir parvienne à lui donner une mine vraiment civilisée.

Bref, c'était exactement le genre d'homme contre lequel lady Berwick avait mis Kathleen en garde.

— Ma chérie, il t'arrivera de rencontrer des hommes animés de viles intentions à ton égard. Des hommes sans scrupules, qui n'hésitent pas à mentir et à user de subterfuges pour suborner d'innocentes jeunes filles. Sache qu'ils sont à fuir comme la peste.

— Mais comment les reconnaitrai-je ? s'était inquiétée Kathleen.

— À leur charme sans pareil et à leur regard lubrique. Ils savent aussi éveiller des sensations insidieuses chez leurs proies par leur seule présence physique. Un phénomène qui relève de l'animalité pure, disait ma mère. Comprends-tu, Kathleen ?

— Oui... je crois, avait-elle acquiescé, même si elle ne comprenait rien du tout.

Aujourd'hui elle voyait parfaitement de quoi il était question.

L'homme qui marchait à ses côtés en cet instant avait quelque chose d'indéniablement animal.

— Si je me fie à ce que j'ai vu pour le moment, déclara-t-il soudain, la logique voudrait qu'on mette le feu à cette masure croulante plutôt que de s'engager dans des travaux de rénovation ruineux.

Kathleen écarquilla les yeux.

— Eversby Priory est une demeure historique, vieille de quatre cents ans !

— Et la plomberie a le même âge, je parie.

— La plomberie fonctionne, répliqua-t-elle, sur la défensive.

— Vraiment ? Il est donc possible de prendre une douche ?

— Une douche... non. Mais un bain normal, oui.

— Un bain ? Parfait. Et quelle baignoire allez-vous me proposer ? Un seau rouillé ?

À son grand regret, Kathleen sentit un sourire lui incurver les lèvres. Elle le réprima avant de répondre le plus dignement possible :

— Une cuve en fer-blanc.

— Il n'y a pas de vraies baignoires dans les salles de bains ?

— Je crains qu'il n'y ait pas de salle de bains du tout. Un domestique montera la cuve dans votre chambre et l'enlèvera quand vous aurez fini vos ablutions.

— Il n'y a pas l'eau courante ?

— Si, dans la cuisine et les écuries.

— Mais vous disposez quand même de lieux d'aisances, rassurez-moi ?

Elle le fusilla du regard. On n'abordait pas un sujet aussi vulgaire en présence d'une dame.

— Si vous êtes capable de débourrer des poulains – qui ne sont pas réputés pour leur pudeur lorsqu'il s'agit de satisfaire des besoins naturels –, vous devriez pouvoir vous résoudre à me dire combien cette maison compte de cabinets d'aisances.

Les joues en feu, elle s'obligea à répondre :

— Aucun. Nous ne disposons que de pots de chambre pour la nuit, et dans la journée il faut utiliser les toilettes extérieures.

Il lui retourna un regard ahuri.

— Aucun ? répéta-t-il. À une époque, ce domaine était l'un des plus prospères d'Angleterre. Pourquoi diable le manoir n'a-t-il jamais été équipé d'un système de distribution d'eau ?

— Selon Theo, son père n'en voyait pas l'utilité vu le nombre de domestiques.

— Certes. C'est si amusant de monter et descendre des escaliers avec des seaux d'eau. Sans parler des pots de chambre. On ne saurait priver les serviteurs d'une activité aussi divertissante.

— Inutile d'être sarcastique, je n'y suis pour rien.

Ils s'engagèrent dans une allée incurvée bordée d'ifs et de poiriers ornementaux, mais Devon continuait d'afficher une expression renfrognée.

Deux fripouilles, c'était ainsi que Theo les avait qualifiés, son frère Weston et lui. « Ils évitent la bonne société et préfèrent fréquenter les gens du peuple. On les trouve en général dans les tavernes et les clubs de tir de l'East End, avait-il précisé. Ils ont gâché leurs années d'études. D'ailleurs Weston a quitté Oxford avant l'heure pour aller s'encanailler avec Devon. »

Kathleen avait cru comprendre que si Theo n'appréciait aucun de ses cousins, il éprouvait une aversion particulière pour Devon.

Le destin lui avait joué un sacré tour en faisant de ce dernier son héritier présomptif.

La question qui suivit la prit au dépourvu.

— Pourquoi avez-vous épousé Theo ? C'était un mariage d'amour ?

— Je préférerais limiter la conversation aux sujets ordinaires.

— Parler de la pluie et du beau temps m'assomme.

— Peu importe, on attend d'un homme dans votre position qu'il possède l'art de la conversation.

— Et Theo excellait dans cet exercice futile ?

— Eh bien, oui.

Devon ricana.

— Personnellement je ne l'ai jamais vu briller en société. J'étais peut-être trop occupé à éviter ses poings.

— Il me semble que chacun de vous excitait les pires travers de l'autre.

— Exact. Nous avons les mêmes défauts. Et je ne possède apparemment aucune de ses grandes qualités, ajouta-t-il, moqueur.

Kathleen ne répondit pas. Elle laissa son regard courir sur les massifs d'hortensias blancs, de géraniums et de penstemons rouges. Avant d'épouser Theo, elle avait cru tout connaître de ses défauts et qualités. Il l'avait courti pendant six mois. Durant cette période, il l'avait emmenée au bal, à diverses réceptions, ou en promenade, en voiture ou à cheval. Il s'était toujours montré charmant et plein d'attentions. Bien sûr, certains amis avaient mis Kathleen en garde contre le caractère impossible des Ravenel, elle était cependant trop éprise pour s'en soucier. En outre, les contraintes imposées par l'étiquette – présence obligatoire d'un chaperon et sorties limitées – l'avaient empêchée de cerner la véritable nature de Theo. Il était déjà trop

tard quand elle avait appris l'une des dures réalités de la vie : on ne connaît véritablement un homme que lorsque l'on vit avec lui.

— Parlez-moi de ses sœurs. Elles sont trois, je crois. Sont-elles toutes célibataires ? s'enquit Devon.

— Oui, milord.

La plus âgée, Helen, avait vingt et un ans. Les jumelles, Cassandra et Pandora, n'en avaient que dix-neuf. Ni Theo ni son père n'avaient pris de dispositions testamentaires les concernant. Les jeunes aristocrates sans dot n'attiraient guère les prétendants. Quant au nouveau comte, il n'était pas tenu de subvenir à leurs besoins.

— Ont-elles fait leurs débuts en société ? demandait-il encore.

— Non, car cela fait quatre ans qu'elles sont plus ou moins en deuil. Leurs parents sont morts à quelques mois d'intervalle. Il était prévu qu'elles fassent leurs débuts cette année, mais...

Kathleen n'acheva pas sa phrase.

Devon s'arrêta devant un massif de fleurs, l'obligeant à l'imiter.

— Trois jeunes filles nobles, célibataires, sans revenus ni dot, incapables de travailler et de trop haute lignée pour consentir à épouser un roturier, murmura-t-il. Et après toutes ces années passées à la campagne, j'imagine qu'elles sont ennuyeuses comme la pluie.

— Pas du tout, protesta Kathleen. À vrai dire...

Elle fut interrompue par un cri strident.

— Au secours ! Je suis attaquée par des bêtes féroces ! Ayez pitié, espèces de sauvages !

La voix était féminine, et perçante.

Réagissant instantanément, Devon fonça au pas de course jusqu'au portillon qui permettait d'accéder à un jardin clos de murs. Il ralentit l'allure en découvrant une jeune fille toute de noir vêtue, en train de se rouler dans l'herbe d'un carré de pelouse délimité par

des plates-bandes fleuries. Deux épagneuls lui sautaient dessus à tour de rôle. La jeune fille riait aux éclats.

Kathleen le rejoignit, le souffle court.

— Inutile de vous alarmer. Ce sont les jumelles qui jouent.

— Bon sang, marmonna Devon en s'immobilisant, les yeux rivés sur Cassandra qui arrivait en brandissant une branche en guise d'épée.

— Arrière, vils molosses ! clama-t-elle en roulant les « R » pour imiter l'accent d'un pirate. Ou je vous transperce le cuir pour vous jeter en pâture aux requins !

Elle brisa la branche sur son genou, puis la lança à l'autre bout de la pelouse. Les deux épagneuls filèrent en jappant joyeusement.

Toujours étalée dans l'herbe, Pandora se redressa sur un coude. La main en visière au-dessus des yeux pour se protéger des rayons du soleil, elle accueillit les deux visiteurs d'un tonitruant :

— Ohé, marins d'eau douce !

Les filles ne portaient ni gants ni chapeau. Il manquait une manchette à la jaquette de Pandora et un volant à demi arraché pendouillait sur la jupe de Cassandra.

— Jeunes filles, où sont vos voiles ? s'enquit Kathleen d'un ton gentiment réprobateur.

Pandora écarta une mèche qui lui tombait dans les yeux.

— Le mien nous a servi d'épuisette pour pêcher dans le ruisseau et nous avons mis des framboises dans celui de Cassandra.

Avec leur chevelure en désordre, leur silhouette dégingandée et leur exubérance tonique, les jumelles évoquaient de gracieuses pouliches. À l'instar des déesses grecques dont elles portaient le prénom, elles semblaient se moquer souverainement des convenances qui régissaient la vie du commun des mortels.

La vérité, c'était qu'elles vivaient depuis bien trop longtemps à l'écart du monde. Pour sa part, Kathleen trouvait déplorable que lord et lady Trenear aient concentré toute leur attention sur Theo, l'héritier mâle sur lequel reposait l'avenir de la lignée. Désireux d'avoir un fils cadet, ils avaient vécu l'arrivée des filles comme un échec personnel et un véritable désastre. Tout à leur déception, ils n'avaient eu aucun mal à ignorer Helen, l'aînée, qui était d'un naturel discret et placide. Quant aux jumelles, ingouvernables, elles avaient été livrées à elles-mêmes.

Kathleen s'approcha de Pandora et lui tendit la main pour l'aider à se relever. Puis elle se mit en devoir d'enlever les débris de feuilles et les brins d'herbe accrochés à sa jupe. Elle eut plus de mal avec les poils de chien.

— Mes chéries, je vous ai pourtant rappelé ce matin que nous attendions de la visite. J'espérais que vous trouveriez une occupation plus paisible, comme la lecture...

— Nous avons lu tous les livres de la bibliothèque, affirma Pandora. Trois fois.

Cassandra s'approcha, les deux épagueuls sur les talons. Considérant Devon avec curiosité, elle demanda :

— Vous êtes le nouveau comte ?

Il se pencha pour caresser les chiens, se redressa et répondit avec gravité :

— Oui, c'est moi. Je vous présente mes condoléances, mesdemoiselles. Il n'y a pas de mots pour vous exprimer l'affliction dans laquelle m'a plongé la disparition de votre frère.

— Pauvre Theo, soupira Pandora. Il a toujours été casse-cou, mais nous le pensions indestructible.

— Lui aussi le croyait, ajouta Cassandra.

Kathleen estima qu'il n'était pas trop tard pour procéder aux présentations officielles.

— Milord, voici lady Cassandra et lady Pandora.

Devon étudia les jumelles, qui ressemblaient à des fées des bois échevelées. Cassandra était sans doute la plus jolie avec ses cheveux dorés, ses grands yeux bleus et sa bouche en cœur. La brune Pandora était plus mince et nerveuse, avec des traits plus anguleux.

Tandis que les deux épagueuls sautillaient autour d'eux, Pandora dit à Devon :

— Je ne vous ai encore jamais vu.

— En fait, si, contra-t-il. À l'occasion d'une réunion de famille dans le Norfolk. Mais vous étiez trop jeune pour vous en souvenir.

— Étiez-vous proche de Theo ?

— Je crains que non.

— Vous ne l'aimiez pas ?

— Pas vraiment. Nous nous sommes battus à maintes reprises.

— Comme tous les garçons, commenta Pandora.

— Tous des brutes et des idiots, renchérit Cassandra.

Puis, réalisant qu'elle venait d'insulter le comte, elle précisa d'un air innocent :

— Vous excepté, milord.

— Ma foi, j'ai bien peur d'appartenir aussi à cette catégorie, admit-il avec un sourire.

— Le fameux sale caractère des Ravenel. Nous aussi, nous en avons hérité, confia Pandora à mi-voix.

— Mais pas notre sœur Helen, précisa Cassandra.

— C'est vrai. Rien ne peut la faire sortir de ses gonds. Et je vous jure que nous avons tout essayé !

Kathleen toussota.

— Milord, désirez-vous visiter la serre ?

— Volontiers.

— Nous pouvons vous accompagner ? demanda Cassandra.

— Non, chérie, intervint Kathleen. Vous feriez mieux d'aller vous changer.

— Ce sera agréable d'avoir quelqu'un à dîner, se réjouit Pandora. Surtout quelqu'un qui vient de la

capitale. Vous allez nous apprendre des tas de choses sur Londres, milord.

Devon adressa un regard interrogateur à Kathleen. Celle-ci répondit directement aux jumelles :

— J'ai déjà expliqué à lord Trenear que nous étions en grand deuil et que nous dînerions dans nos appartements.

Un concert de protestations s'éleva :

— Kathleen, le manoir est si triste ! Nous ne recevons jamais personne !

— Nous nous tiendrons correctement, c'est promis.

— Et ce sont nos cousins !

— Il n'y a pas de mal à dîner en famille, quand même !

Kathleen hésita. Elle savait à quel point les filles avaient besoin de distractions. Il s'agissait néanmoins de l'homme qui s'apprêtait à les chasser du seul foyer qu'elles aient jamais eu. Et apparemment, son frère Weston était déjà en état d'ébriété. Ces vauriens n'étaient pas des fréquentations recommandables pour d'innocentes jeunes filles. D'autant qu'on ne pouvait faire confiance à celles-ci pour se conduire de manière exemplaire. Non, décidément il ne pouvait rien sortir de bon d'une telle réunion.

— Nous laisserons lord Trenear et M. Ravenel dîner en paix, dit-elle d'un ton ferme.

— Mais Kathleen, plaida encore Cassandra, cela fait si longtemps que nous ne nous sommes pas amusées.

— Naturellement, répliqua Kathleen non sans une pointe de culpabilité. Les gens en deuil ne sont pas censés s'amuser.

La fusillant du regard, les jumelles s'abîmèrent dans un silence morose.

Histoire de réchauffer l'atmosphère, Devon demanda à Cassandra :

— Nous avons la permission de rejoindre la terre ferme, capitaine ?

— Oui, répondit-elle d'un ton maussade. Et dépêchez-vous avant que je vous fasse mettre à fond de cale, la greluche et vous.

— Je vous prierai de ne pas me traiter de greluche, Cassandra, répliqua Kathleen d'un air sévère.

— C'est toujours mieux que « rat d'égout ». Enfin, à mon avis, marmotta Pandora.

Sur un dernier regard d'avertissement aux jumelles, Kathleen regagna l'allée gravillonnée en compagnie de Devon.

Comme il demeurerait silencieux, elle lâcha :

— Eh bien, vous n'allez pas vous joindre au chœur des critiques ?

— Je ne vois pas ce que je peux ajouter à « rat d'égout ».

Kathleen ne put réprimer un sourire penaud.

— J'admets que c'est cruel d'imposer à des jeunes filles pleines de vie une nouvelle année d'isolement alors qu'elles viennent d'en supporter quatre. Je ne sais trop comment m'y prendre avec elles. Personne ne le sait.

— Elles n'ont jamais eu de gouvernante ?

— Plusieurs se sont succédé, mais d'après ce que j'ai compris, aucune n'est restée plus de quelques mois.

— Il est donc si difficile de trouver une bonne gouvernante ?

— Je pense qu'elles étaient tout à fait compétentes, toutefois, inculquer les bonnes manières à des jeunes filles qui n'ont pas envie de les apprendre est une tâche ardue.

— Et lady Helen ? Elle est réfractaire à l'enseignement, elle aussi ?

— Non. Helen avait une préceptrice, et elle est d'un tempérament plus docile.

Ils parvinrent en vue des quatre serres dont les verrières étincelaient dans les rayons du soleil déclinant.

— Si les jumelles préfèrent s'ébattre dans la nature plutôt que de rester confinées dans une maison sinistre, je ne vois pas où est le mal, observa Devon. Et pourquoi occulter les fenêtres avec tous ces draps noirs ? Vous devriez les enlever pour laisser entrer la lumière.

— C'est bien trop tôt. Les gens jaseront.

— Même ici ?

— Le Hampshire n'est pas le bout du monde, milord.

— Il n'empêche, qui pourrait s'en offusquer ?

— Moi, en premier lieu. Je n' imagine pas déshonorer la mémoire de Theo de cette façon.

— Bonté divine, il n'en saura rien ! Cela ne fait de bien à personne, et sûrement pas à mon défunt cousin, que toute la maisonnée vive dans les ténèbres. Je doute qu'il aurait voulu cela.

— Vous ne connaissiez pas assez Theo pour savoir ce qu'il aurait voulu. Quoi qu'il en soit, on ne déroge pas aux traditions.

— Et si elles ne servent à rien ? Pire, si elles sont néfastes ?

— Ce n'est pas parce que vous ne les comprenez pas ou que vous ne les approuvez pas qu'elles sont inutiles.

— Soit. Mais vous ne pouvez nier que certaines sont stupides.

— Je ne souhaite pas en discuter, répliqua Kathleen en allongeant le pas.

— Par exemple, le duel, continua Devon qui ne se laissa pas distancer. Ou les sacrifices humains. Ou, tenez, la polygamie. Ne me dites pas que vous regrettez cette coutume-là.

— Je suppose que vous auriez dix femmes si la loi le permettait.

— Je serais suffisamment malheureux avec une seule. Alors dix...

Elle lui jeta un regard incrédule.

— Milord, je suis *veuve*. N'avez-vous pas un sujet de conversation plus approprié étant donné les circonstances ?

À en juger par son expression, il n'en avait pas.

— De quoi ne doit-on pas parler avec une veuve ?

— On n'aborde pas de sujets tristes, choquants, et l'on évite l'humour déplacé.

— Je vais être obligé de me taire, alors.

— Merci Seigneur !

Il sourit. Puis, glissant les mains dans les poches de son pantalon, il jeta un coup d'œil autour d'eux.

— Quelle superficie, le jardin ?

— Environ huit hectares.

— Et que fait-on pousser dans les serres ?

— Il y a une orangerie, quelques vignes, des pêchers, des palmiers, des fougères, des fleurs... Celle-ci est réservée aux orchidées, précisa-t-elle en ouvrant la porte de la première.

Devon la suivit à l'intérieur.

Il flottait là un parfum entêtant de fleurs, de vanille et d'agrumes. Jane, la mère de Theo, avait la passion des plantes exotiques et cultivait toute une collection d'orchidées rares en provenance du monde entier. Ici, on entretenait à longueur d'année une température tropicale grâce à une chaudière à vapeur.

Kathleen repéra Helen qui s'activait entre deux rangées de plantations. À la mort de sa mère, la jeune fille avait pris le relais et veillait désormais sur plus de deux cents orchidées en pots. Leurs besoins spécifiques étaient si complexes que seuls quelques jardiniers triés sur le volet avaient le droit de lui prêter assistance.

À la vue de Devon, Helen rabattit en hâte son voile sur son visage.

— Ne prenez pas cette peine, Helen, lança Kathleen, avec flegme. Lord Trenear est contre le port du voile de deuil.

Sensible aux préférences de chacun, Helen garda son visage découvert. Elle abandonna sa petite bouilloire pleine d'eau purifiée et s'approcha des visiteurs. Avec son teint diaphane et ses cheveux d'un blond très clair, elle était d'une beauté singulière qui n'avait rien à voir avec le charme frais et fougueux de ses sœurs.

Lord et lady Trenear avaient donné à leurs quatre enfants des noms empruntés à la mythologie grecque, et Helen était la seule à porter celui d'une mortelle. Cela lui allait plutôt bien, car au sein de cette famille aux personnalités démesurées, elle était assurément la plus facile à vivre.

— Pardonnez-nous d'interrompre votre tâche, dit Devon quand ils eurent été présentés.

— Ce n'est pas grave, milord. Je vérifiais juste que les orchidées ne manquaient de rien, répondit-elle avec un sourire timide.

— Comment procédez-vous ?

— J'étudie la couleur du feuillage et l'état des pétales... Je guette l'apparition de pucerons et de thrips, et je veille à l'arrosage. Certaines espèces s'épanouissent dans une terre humide, d'autres réclament un sol plus aride.

— Voulez-vous me montrer ?

Helen s'engagea dans une allée et entama la visite, désignant au passage les fleurs qui présentaient un intérêt particulier.

— C'est ma mère qui a commencé cette collection. La *Peristeria elata* était sa préférée, expliqua-t-elle devant une plante aux pétales d'un blanc marmoréen. Regardez, le cœur de la fleur ressemble à une minuscule colombe. Et celle-ci, *Dendrobium aemulum*, on la nomme orchidée-plume à cause de la forme de ses pétales.

Avec un regard malicieux à Kathleen, Helen ajouta :

— Ma belle-sœur n'apprécie guère les orchidées.

— Je les déteste, admit Kathleen en fronçant le nez. Ce sont des fleurs exigeantes, qui mettent un temps fou à fleurir. Et certaines dégagent une odeur de vieux soulier ou de viande rance.

— Ce ne sont pas mes favorites, reconnut Helen. Mais je ne désespère pas de les aimer un jour. Parfois on peut aimer une chose avant qu'elle se révèle aimable.

— Je ne suis pas d'accord, contra Kathleen. Par exemple, la grosse blanche là-bas...

— La *Dressleria*, précisa Helen.

— Oui. Eh bien, même si vous l'adoriez, elle sentirait quand même les pieds.

Helen continua la visite en expliquant à Devon comment la température était maintenue dans la serre grâce à la chaudière et à la réserve d'eau de pluie recueillie dans une citerne.

Surprenant le regard pensif que Devon posait sur Helen, Kathleen réprima un frisson d'inquiétude. Le comte et son frère faisaient penser aux vauriens décrits dans les romans à quatre sous : charmants en apparence, mais en réalité cruels et manipulateurs.

Mieux valait éloigner au plus vite les sœurs Ravenel de ces individus.

Kathleen avait déjà pris la décision de piocher dans sa rente annuelle pour emmener les jeunes filles loin d'Eversby Priory. La somme n'était pas énorme mais suffirait à les faire vivre, et elles pourraient toujours agrémenter l'ordinaire en exécutant des travaux d'aiguille. Kathleen louerait un petit cottage, ou peut-être des chambres dans une résidence privée.

Une chose était sûre : quelles que soient les difficultés à affronter, cela valait mieux que de laisser trois jeunes filles démunies à la merci de Devon Ravenel.

Plus tard dans la soirée, Devon et Weston dînèrent dans la salle à manger à la splendeur décatie.

Le repas fut d'une qualité bien supérieure à ce à quoi ils s'attendaient : consommé froid au concombre, faisant rôti à l'orange et petits puddings panés au sucre.

— J'ai demandé au majordome de m'ouvrir la cave, histoire d'inspecter son contenu, déclara Weston. Elle est magnifiquement approvisionnée. J'ai repéré, entre autres, dix variétés de champagne, une vingtaine de cabernets, au moins autant de bordeaux, et du cognac à profusion.

— Peut-être que si je bois suffisamment, je ne m'apercevrais pas que la maison est en train de s'écrouler sur nos têtes, hasarda Devon.

— Les fondations m'ont l'air saines. Les murs sont d'aplomb et, jusqu'à présent, je n'ai repéré aucune fissure suspecte dans la maçonnerie extérieure.

Devon lui jeta un regard surpris.

— Quel sens de l'observation pour quelqu'un qui a toujours un verre dans le nez.

— Tu trouves ? Apparemment, j'ai des moments de lucidité. J'ai découvert aussi qu'Eversby Priory possédait l'un des bois les plus giboyeux de toute l'Angleterre, enchaîna Weston en s'emparant de son verre de vin. On pourrait peut-être aller chasser la grouse demain.



POUR elle

J'ai Lu pour Elle

Achetez vos livres préférés
livrés directement chez vous,
ou téléchargez-les en un clic sur
www.jailupourelle.com

**Profitez
de nombreux
avantages!**

- Précommandez les **futures parutions**
- **Donnez votre avis** sur vos lectures
- **Accéder à un service client** à votre écoute
- **Recevez des cadeaux** en édition limitée
- **Rencontrez** des auteurs et des éditeurs...



À très vite sur www.jailupourelle.com!



11479

Composition
FACOMPO

Achevé d'imprimer en Italie
par GRAFICA VENETA
le 25 avril 2016.

Dépôt légal : avril 2016.
EAN 9782290132371
OTP L21EPSN001537N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion